



HAL
open science

**Au service de hauts fonctionnaires coloniaux :
l'émigration de Marie Choquas, nourrice morvandelle,
en Algérie (1914-1920)**

Clyde Plumauzille

► **To cite this version:**

Clyde Plumauzille. Au service de hauts fonctionnaires coloniaux : l'émigration de Marie Choquas, nourrice morvandelle, en Algérie (1914-1920). *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 2024, 68, pp.129-151. hal-04624269

HAL Id: hal-04624269

<https://hal.science/hal-04624269v1>

Submitted on 8 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Epreuve avant édition

Au service de hauts fonctionnaires coloniaux : l'émigration de Marie Choquas, nourrice morvandelle, en Algérie (1914-1920)

Clyde Plumauzille

Historienne, chargée de recherche au CNRS, Centre Maurice Halbwachs (EHESS/ENS)

Résumé

Au début de l'année 1914, Marie Choquas quitte la Nièvre, le pays où elle est née et a vécu toute sa vie, pour rejoindre l'Algérie. Embauchée comme nourrice pour le petit-fils du préfet d'Alger Albert Lefébure, elle y restera six années durant lesquelles elle entretiendra une correspondance avec son entourage familial et amical. Par ce geste d'écriture visant à maintenir les liens à distance et à déjouer l'itinérance que lui impose son travail, elle a documenté auprès de ces différents destinataires les six années de son émigration. Réunie et conservée dans un album de cartes postales par son fils, la correspondance de Marie Choquas constitue une opportunité singulière pour contribuer à l'étude des femmes européennes ayant migré vers l'Algérie. Elle permet de saisir le point de vue et le récit d'une femme blanche des classes populaires en position subalterne dans la hiérarchie coloniale, mais au service de ses hauts gradés, un regard rarement consigné et archivé. Aussi cette recherche offre-t-elle une approche par cas, au ras des échanges épistolaires de Marie Choquas que sont venus nourrir une série de cinq entretiens avec son petit fils en possession de sa correspondance ainsi qu'une enquête biographique approfondie sur la famille de cette nourrice, mais également sur ses employeurs dont les arrangements familiaux et l'émigration administrative jouent un rôle décisif sur sa destinée. L'objectif est alors de déployer une étude contextualisée de la trajectoire de cette nourrice entre la métropole et l'Algérie afin de saisir les ressources familiales dont elle dispose, sa situation et ses conditions de travail, mais également les caractéristiques de ses employeurs qui influent sur son parcours. Chemin faisant une attention particulière est portée sur ce qu'elle choisit d'écrire et de décrire de ces six années passées loin des siens pour comprendre comment elle donne sens et forme à son expérience migratoire et de travail ainsi qu'à son éloignement. Ainsi la correspondance de Marie Choquas en permettant de retracer une partie de son « histoire algérienne » contribue également à apprécier ce que put être le vécu des travailleuses domestiques prises dans des migrations au long cours, de plus en plus fréquentes depuis la fin du XIX^e siècle.

CLYDE PLUMAUZILLE

Au service de hauts fonctionnaires coloniaux : l'émigration de Marie Choquas, nourrice morvandelle, en Algérie (1914-1920)

Au début de l'année 1914, Marie Choquas quitte la Nièvre, où elle a vécu toute sa vie, pour rejoindre l'Algérie. Embauchée comme nourrice pour le petit-fils du préfet d'Alger, Albert Lefébure¹, elle y reste six années avant de retrouver sa famille restée en métropole. Elle adopte

* Je tiens à remercier vivement Jeanne Moisan et Mathilde Rossigneux-Méheust, le comité de rédaction de la *RH19* ainsi qu'Isabelle Grangaud et Violaine Tisseau dont les relectures et les suggestions chaleureuses ont permis

pendant cette période une vie itinérante pour suivre ses employeurs, et travaille entre la Moselle, Alger, Paris, ou encore la côte normande et bretonne. Sa migration est ordinaire et singulière. Au tournant des XIX^e-XX^e siècles, nombreuses sont les femmes du Morvan à quitter leur famille pour travailler comme nourrices sur lieu, c'est-à-dire au domicile de leurs employeurs. Cependant, plus rares sont celles qui quittent le territoire métropolitain, et plus rares encore celles qui partent pour une telle durée sans revenir chez elles.

Femme des classes populaires, ayant vécu la majeure partie de sa vie dans un hameau d'une région de moyenne montagne, Marie Choquas s'inscrit dans une histoire longue des mobilités des travailleuses domestiques originaires des campagnes européennes. Ces mobilités, de plus en plus intenses et lointaines entre le XVIII^e et le début du XX^e siècle, à la faveur de la constitution des empires coloniaux, feraient de cette vaste séquence un moment de « globalisation du service domestique »². De fait, à l'orée du XX^e siècle, le travail domestique est le secteur d'emploi féminin le plus internationalisé, largement tributaire des flux migratoires trans- et intra-nationaux³. Ce phénomène est saillant dans les territoires colonisés où les domesticités européennes et autochtones constituent une main-d'œuvre essentielle à la manifestation d'une politique de distinction et de civilité blanche⁴. L'Algérie attire ainsi toute une population de femmes françaises, espagnoles, italiennes ou maltaises, qui s'embauchent comme domestiques sur place alors que la domesticité autochtone demeure marginale jusque dans l'entre-deux-guerres⁵. Les sentiers de ces migrations sont multiples, pour Marie Choquas c'est celui tracé par ses employeurs à la faveur d'une mutation à la préfecture d'Alger.

Les circulations entre colonies et métropoles, mais également entre colonies sont un trait constitutif des trajectoires de nombreux travailleurs domestiques autochtones ou européens. Claire Lowrie parle d'une véritable « culture de l'itinérance » propre aux empires, facilitée comme ce fut le cas en France par des dispositifs réglementaires d'aide à la mobilité du personnel domestique au service des colons⁶. Solène Granier a ainsi mis en lumière le parcours migratoire de milliers d'« Indochinois » venus en France comme domestiques entre la fin du XIX^e siècle et la Seconde Guerre mondiale⁷. Les cas de domestiques européens partis

d'accompagner et de faire mûrir cet article. Je souhaite également remercier chaleureusement le petit-fils de Marie Choquas pour ses partages et sa générosité.

¹ Albert Lefébure (1860-1924) a été sous-préfet de Tizi-Ouzou, puis de Péronne et de Montmédy, secrétaire général de la préfecture de la Somme, conseiller général et maire de Thonnelle (Meuse). Député « gauche républicaine » de 1902 à 1914, il est nommé préfet d'Alger par décret du 7 février 1914 et le reste jusqu'en 1923 : *Dictionnaire des parlementaires français*, t. 7, 1977, p. 2202.

² Antoinette Fauve-Chamoux (ed.), *Domestic Service and the Formation of European Identity: Understanding the Globalization of Domestic Work, 16th-21st centuries*, Berne, Peter Lang, 2004.

³ Katharine M. Donato, Donna R. Gabaccia, *Gender and International Migration: from the Slavery Era to the Global Age*, New York, Russell Sage foundation, 2015, p. 74-95 ; Dirk Hoerder, « Historical Perspectives on Domestic and Care-Giving Workers' Migrations: A Global Approach », in Dirk Hoerder, Elise Van Nerveen Meerkerk, Silke Neunsinger (eds.), *Towards a Global history of Domestic and Caregiving Workers*, Leyde, Brill, 2015, p. 61-109.

⁴ Ann Laura Stoler, *La Chair de l'empire : savoirs intimes et pouvoirs raciaux en régime colonial*, Paris, La Découverte, 2013.

⁵ Hugo Vermeren, « Les migrations françaises et européennes vers l'Algérie au début de la III^e République », in Abderrahmane Bouchène, Jean-Pierre Peyroulou, Ouanassa Siari Tengour, Sylvie Thénault, *Histoire de l'Algérie à la période coloniale*, Paris, La Découverte, 2014, p. 200. En Algérie, seul le recensement de 1936 compte le nombre de domestiques : 13 106 femmes européennes dont une majorité d'Espagnoles, d'après Claudine Robert-Guiard, *Des Européennes en situation coloniale : Algérie 1830-1939*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2017, p. 161-185.

⁶ Claire Lowrie, *Masters and Servants: Cultures of Empire in the Tropics*, Manchester, Manchester University Press, 2016, p. 43 ; Jean-Philippe Dedieu, « Normaliser l'assujettissement. La réglementation française de l'emploi du personnel de maison subsaharien au XX^e siècle », *Genèses*, vol. 62, 2006/1, p. 129-150.

⁷ Solène Granier, *Domestiques indochinois*, Paris, Vendémiaire, 2014.

pour les territoires colonisés sont en revanche moins étudiés. En outre, il demeure difficile d'approcher l'expérience qu'ils purent faire de leur migration de travail et, chemin faisant, de l'extension de leur horizon migratoire. Échappant régulièrement à l'archive officielle, ils n'apparaissent le plus souvent qu'à la faveur des papiers de famille et des albums photographiques de leurs employeurs, nécessitant quand cela est possible le recours à l'enquête orale pour capter leurs mots et leurs histoires⁸.

Mais, tout au long de son service en Algérie, Marie Choquas a écrit et a reçu du courrier. Par ce geste d'écriture visant à maintenir les liens à distance avec son époux et son fils, son entourage familial et ses connaissances amicales et professionnelles, elle a documenté les six années de son émigration. Elle leur a également envoyé des photos d'elle, de l'enfant qui lui est confié, des lieux où elle travaille. Elle a enfin gardé les cartes qui lui furent adressées et a rapporté ces dernières dans le Morvan, chez elle, une fois son travail auprès de la famille Lefébure terminé. Cette correspondance a été assemblée en un album par son fils Maximin Duruisseau et conservée jusqu'à aujourd'hui par son petit-fils. Lieu de mémoire familial, cet album a été utilisé jusque dans les années 1960 par le fils puis le petit-fils de Marie Choquas (figure 1). La rencontre de ce dernier avec Noëlle Renault a permis la publication d'une quarantaine de ses cartes postales dans *Les Annales des pays nivernais* en 1992 conférant un nouveau statut, public et historique, à cette archive d'abord privée⁹. Cette chaîne de conservation et de transmission a permis la mise en visibilité de ce corpus et de l'« histoire algérienne » de Marie Choquas. C'est à partir d'elle que je souhaite faire l'étude de cette travailleuse domestique et de son témoignage rare sur son expérience migratoire en Algérie au début du XX^e siècle.



Fig. 1. Couverture de l'album de cartes postales (Coll. privée Famille Marie Choquas).

Encadré – La correspondance de Marie Choquas

L'album de cartes postales conservé par la famille de Marie Choquas contient 82 cartes postales qu'elle a adressées (27) ou qui lui ont été adressées (55, de 26 correspondants et correspondantes différentes) durant une période allant de 1907 à 1933. À cet album, s'ajoutent d'autres archives familiales de cette période, conservées dans une armoire de la maison de Marie Choquas : 14 autres cartes postales dont 2 cartes-portraits de Marie Choquas et 1 de Jean Laurent-Lefébure ainsi que 43 photographies prises durant le temps de son service auprès des Lefébure de l'été 1913 au début de l'année 1921. 57 cartes et photographies sont datées, et se répartissent pour 51 d'entre elles entre 1913 et 1921. Pour 56 d'entre elles, on dispose des lieux d'expédition, principalement l'Algérie, l'Île-de-France, la Meuse et la Normandie. Cet ensemble documentaire ne constitue pas l'ensemble de la correspondance de Marie Choquas. Elle a aussi écrit et reçu des lettres, mais ces dernières n'ont pas fait l'objet d'une même

⁸ Ainsi pour le cas de Java : Ann Laura Stoller, *La Chair de l'empire*, op. cit., p. 164-165. Voir également : Violaine Tisseau, « À l'ombre des familles, les nénénes à Madagascar aux XIX^e et XX^e siècles », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 49, 2019, p. 155-165.

⁹ Noëlle Renault, « Moi, Marie Choquas, nourrice du Morvan », Nevers, *Camosine/Les Annales des pays nivernais*, n° 69, 1992.

pratique de conservation. Par ailleurs, la collection de ses cartes dans un album s'adosse nécessairement à des formes de tri qui nous échappent, ainsi seulement 2 cartes de son époux Joseph Duruisseau et une seule de son fils Maximin Duruisseau y figurent alors même qu'ils sont des correspondants réguliers de Marie Choquas.

Une série de cinq entretiens avec le petit-fils de Marie Choquas m'ont permis d'interroger la transmission de l'histoire de sa grand-mère au fil des générations, mais aussi ce qui avait pu pousser cette dernière au départ, et la façon dont son époux et son fils avaient pu appréhender cet éloignement. J'ai également pu consulter l'album de cartes postales préservé dans la maison qui fut celle de Marie Choquas. À partir de ce corpus documentaire, j'ai mené une enquête biographique sur cette dernière et ses proches, mais également sur ses employeurs dont les arrangements familiaux et l'émigration administrative jouent un rôle décisif dans sa destinée. La restitution de sa trajectoire par le riche témoignage qu'elle en a laissé permet de contribuer à l'étude des femmes européennes durant ce « long moment colonial¹⁰ » algérien. Elle offre le point de vue et le récit d'une femme blanche des classes populaires en position subalterne dans la hiérarchie coloniale, mais au service de ses haut gradés, un regard rarement consigné et archivé, contrairement à celui des femmes de la bourgeoisie qui ont pu se frayer parfois une place dans la postérité. Cette position liminale occupée par Marie Choquas, fonction de sa domesticité, vient illustrer la complexité et la diversité des rôles que les femmes ont pu jouer dans les sociétés coloniales¹¹. Dans cette approche par cas, au ras des échanges épistolaires de Marie Choquas, il s'agit de déployer une étude « contextualisée¹² » de sa trajectoire, attentive à ses ressources familiales, à sa situation et à ses conditions de travail, mais aussi aux caractéristiques de ses employeurs. Ce contexte ainsi posé, j'ai décidé d'analyser ce qu'elle choisit d'écrire et de décrire de ces six années passées loin des siens pour comprendre comment elle donne sens et forme à son expérience migratoire et de travail entre la métropole et l'Algérie coloniale.

D'ENFERT A ALGER : ENTRER AU SERVICE DE LA GRANDE BOURGEOISIE COLONIALE

Ce qui singularise Marie Choquas de bien des nourrices du Morvan, c'est son départ pour l'Algérie au début de l'année 1914 et le long séjour qu'elle y effectue sans retourner chez elle. Les recherches entreprises par Noëlle Renault dans les archives privées des descendants des nourrices morvandelles ont mis en lumière plusieurs de ces trajectoires au long cours, à l'instar de Léonie Soilly, recrutée au Pérou par les familles d'ambassadeurs Ayulo puis De Loreda¹³. Elles n'ont cependant pas légué un même trésor d'archives que Marie Choquas dont la correspondance donne corps à un travail d'élucidation des étapes et des déterminants de son projet migratoire et économique.

¹⁰ Hélène Blais, Claire Fredj, Emmanuelle Saada, « Introduction. Un long moment colonial : pour une histoire de l'Algérie au XIX^e siècle », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, décembre 2010, n° 41, p. 7-24.

¹¹ Dès 1992, Nupur Chadhuri et Margaret Stobel ont appelé à déjouer une histoire du colonialisme au neutre masculin qui, quand elle s'intéresse aux femmes, les appréhende comme un bloc monolithique : Nupur Chaudhuri, Margaret Stobel (eds.), *Western Women and Imperialism: Complicity and Resistance*, Bloomington, Indiana University Press, 1992, p. 3-12 ; Rebecca Rogers, *A Frenchwoman's Imperial Story: Madame Luce in Nineteenth-Century Algeria*, Stanford, Stanford University Press, 2013.

¹² Christelle Avril, Marie Cartier, « Care, genre et migration. Pour une sociologie contextualisée des travailleuses domestiques dans la mondialisation », *Genèses*, vol. 114, 2019/1, p. 134-152.

¹³ Noëlle Renault, Colette Doreau, *Le Morvan et ses nourrices*, Saint-André-en-Morvan, Association les nourrices du Morvan, 2004, p. 23-27, 49-51.

C'est dans le courant de l'année 1913 que Marie Choquas est recrutée comme nourrice au biberon par la famille Laurent-Lefébure pour s'occuper de leur enfant, Jean, né le 4 juillet¹⁴. Fille unique d'un couple de cultivateurs, titulaire d'un certificat d'études primaires et épouse de Joseph Duruisseau, un maréchal-ferrant, elle a alors 34 ans et vit avec son époux et son fils de 8 ans à Enfert, un des hameaux du village de Mhère dans la Nièvre où elle demeure depuis 1902¹⁵. Son recrutement n'est pas tant le fruit du hasard que le résultat des options économiques qui se présentent aux familles de la paysannerie du Morvan au tournant des XX^e et XXI^e siècles. Dans cette région, le travail nourricier apporte, depuis les années 1830, un complément de ressources essentiel pour les familles de petits propriétaires d'une entreprise artisanale ou d'une exploitation agricole¹⁶. Si les gains sont substantiels, ils sont fortement différenciés selon le type de nourrissage effectué. Ainsi, une « nourrice sur lieu » qui part s'occuper d'un enfant au domicile d'une famille parisienne peut espérer le triple d'une « nourrice de campagne » qui exerce chez elle pour l'Assistance publique. Dans leur ensemble cependant, les gains attachés aux différentes formes de nourrissements, d'une trentaine à une centaine de francs mensuels en moyenne, sont supérieurs aux revenus des travailleuses domestiques et agricoles de la région : pour les femmes morvandelles, devenir nourrice constitue ainsi un des horizons ordinaires et désirables¹⁷. C'est particulièrement le cas dans les villages de la vallée du Languison, à l'ouest du Morvan, où demeure Marie Choquas. Pour ces derniers, moins encaissés que les communes du Morvan intérieur, Paris est un pôle d'attraction particulièrement fort¹⁸. Ainsi dans le village de Marie Choquas, plus d'un ménage sur trois accueille un nourrisson, à une vingtaine de kilomètres, à Lavault-de-Frétoy, où elle est née, c'est plus d'un ménage sur quatre¹⁹.

Marie Choquas a déjà été nourrice par le passé. Son petit-fils a retrouvé dans ses papiers un certificat médical rédigé peu de temps après la naissance de son fils en 1905, établissant sa capacité à pouvoir prendre en nourrice à son domicile un enfant du nom de Souvrain²⁰. Son recrutement par les Laurent-Lefébure demeure cependant un point aveugle du corpus et de la mémoire familiale. Il traduit la position privilégiée de Marie Choquas parmi les nourrices du Morvan, puisqu'elle a su accéder à une bonne maison bourgeoise et, ce faisant, au travail nourricier le plus rémunérateur. En 1910, une « nourrice sur lieu » morvandelle peut espérer 1 800 francs d'indemnités annuelles auxquels il faut ajouter différents avantages en nature, des primes et des cadeaux²¹. Ces rémunérations et avantages sont bien supérieurs aux revenus que peuvent procurer d'autres migrations de travail morvandelles : ainsi les bouviers chargés de conduire les bœufs depuis le Morvan jusqu'à Paris obtenaient généralement 700 francs pour une saison de sept mois. Elles surpassent également le revenu annuel moyen des ouvriers agricoles qui peuvent gagner entre 3 et 4 francs par journée travaillée (l'été²²). Ces gains sont d'autant plus importants que les « nourrices sur lieu », n'ayant pas de dépense sur place, sont

¹⁴ Jean Henri Laurent dit Jean Laurent-Lefébure, né le 4 juillet 1913 à Paris et décédé le 5 novembre 2010 à Bailleul, dans la Sarthe. Il fut journaliste et écrivain.

¹⁵ Archives départementales de la Nièvre (ci-après AD Nièvre), acte de naissance de Marie Choquas, Lavault-de-Frétoy, 2 Mi EC 253 ; fiche matricule de Joseph Duruisseau, 1517 R 216 bureau de Nevers classe 1893.

¹⁶ Les familles de la petite paysannerie respectable sont choisies en priorité pour accueillir des nourrissons ou envoyer des femmes travailler comme nourrices à Paris : Marcel Vigreux, *Paysans et notables du Morvan au XIX^e siècle jusqu'en 1914*, Château-Chinon, Académie du Morvan, 1998, p. 506.

¹⁷ Les servantes et domestiques de ferme gagnent entre 200 et 400 francs pour des journées de 14 heures en été et de 12 heures en hiver : Ministère de l'Agriculture, *Enquête sur les salaires agricoles*, Paris, Imprimerie nationale, 1912, p. 288-289.

¹⁸ Marcel Vigreux, *Paysans et notables du Morvan*, op. cit., p. 27-51.

¹⁹ AD Nièvre, 6 M 166/1, Mhère : recensement de 1911 ; 6 M 141/1, Lavault-de-Frétoy : recensement de 1901.

²⁰ Entretien téléphonique avec son petit-fils, 25 septembre 2023.

²¹ Fanny Faÿ-Sallois, *Les Nourrices à Paris au XIX^e siècle*, Paris, Payot, 1980, p. 196-200.

²² En hiver, c'est plutôt 1,50 à 2 francs par journée travaillée : Ministère de l'Agriculture, *Enquête sur les salaires agricoles*, op. cit., p. 288.

en mesure d'en épargner l'essentiel²³. C'est pourquoi ces emplois domestiques sont particulièrement recherchés par les ménages ruraux qui y voient, en dépit de la séparation qu'ils imposent, la possibilité d'accéder à une vie meilleure.

L'occasion de travailler pour une famille de la grande bourgeoisie vient ainsi servir le projet d'autonomisation et d'ascension économique des époux Choquas-Duruisseau. Caractérisée par l'exploitation et la transmission d'un bien indivis, l'organisation familiale communautaire du Morvan oblige le plus souvent les jeunes ménages à cohabiter avec leurs parents ainsi qu'à leur reverser le produit de leur travail. Le couple Choquas-Duruisseau fait en revanche le choix d'acheter sa propre maison dans le hameau d'Enfert pour 1200 francs et d'y installer une forge en 1910²⁴. Fils et fille de cultivateurs, ils ont sans doute dû s'endetter pour réaliser ces investissements²⁵. Dans une carte du mois d'août 1915, Marie Choquas exprime son soulagement qu'ils puissent payer les frais de garde de leur enfant confié à ses parents depuis son départ, mais aussi « l'assurance et les contributions » ainsi que le remboursement de leurs dettes²⁶. « Enfin, *conclut-elle*, nous allons sortir de notre misère. Maintenant nous pouvons dire que nous travaillons pour nous. » L'argent et l'épargne constituent un élément de discussion récurrent avec son époux et soulignent le rôle essentiel que les femmes des ménages populaires jouent dans la tenue des comptes du foyer, même à distance. Marie Choquas dépose l'argent du couple à la banque, fait le point sur leur épargne et se félicite tout à la fois des gains permis par leur travail et de leurs pratiques économes : « Je crois qu'en travaillant un peu nous ne serons pas malheureux²⁷. » Partir comme nourrice participe donc du projet économique du couple, désireux tout à la fois de faire face à ses dettes, de se constituer une épargne, mais encore d'avoir la capacité de « travailler pour soi », un idéal d'indépendance économique défendu par le « petit peuple » du Morvan face aux grands propriétaires et notables de la région²⁸. Pour Marcel Vigreux et Francine Rolley, ces migrations nourricières ont contribué à stabiliser le budget des ménages de petits exploitants, mais également, dans le cas des « nourrices sur lieu » comme Marie Choquas, d'acheter ou d'entretenir leur propriété garante de leur indépendance²⁹.

L'Algérie n'a pas été la première destination de Marie Choquas. Dans les cartes postales qu'elle a reçues, plusieurs datent de l'été et de l'automne 1913, avant son départ pour la colonie. Elles sont adressées au château de Thonnelle, où résident Albert Lefébure, maire de la ville et député de la Meuse, ainsi que sa fille et son petit-fils. Marie Choquas a donc été recrutée à la naissance de Jean et sa première mobilité fut du Morvan vers la Meuse (fig. 2).

²³ Francine Rolley, « L'industrie nourricière et les transformations du Morvan dans la seconde moitié du XIX^e siècle », in Nelly Valsangiacomo, Luigi Lorenzetti (dir.), *Donne e lavoro. Prospettive per una storia delle montagne europee XVIII-XX secc*, Milan, Franco Angeli, 2010, p. 230.

²⁴ Entretien téléphonique avec son petit-fils, 18 octobre 2023.

²⁵ *Ibid.*, 25 septembre 2023.

²⁶ Carte de Marie Choquas envoyée de St Cast, s.d.

²⁷ Carte de Marie Choquas envoyée d'Alger, s.d.

²⁸ Marcel Vigreux, *Paysans et notables du Morvan*, *op. cit.*, p. 494-504.

²⁹ *Ibid.*, p. 507-509 ; Francine Rolley, « L'industrie nourricière et les transformations du Morvan », art. cité.



Fig. 2. Marie Choquas et Jean Laurent-Lefébure devant le Château de Thonnelle (Coll. privée Famille Marie Choquas).

Suzanne Laurent-Lefébure vit alors séparée de son époux et demeure auprès de son père³⁰. En octobre 1913, ce dernier demande à réintégrer l'administration préfectorale, et le 7 février 1914, il est nommé préfet d'Alger. De janvier 1892 à décembre 1895, il a déjà été chef du cabinet du gouverneur général de l'Algérie puis sous-préfet de Tizi Ouzou. En 1914, sa fille Suzanne, née en 1891, accompagne à nouveau son père en Algérie, avec son fils âgé de sept mois. Veuf, Lefébure aurait eu « besoin d'une femme pour tenir le rôle de "Préfette"³¹ ». L'épouse du préfet joue en effet un rôle crucial auprès de son mari, au point qu'elle forme avec lui une véritable « équipe conjugale » au service de la fonction³². Pour Suzanne Laurent-Lefébure ce départ pour l'Algérie permet sans doute de légitimer sa séparation³³. Aussi, c'est à la faveur de ces arrangements familiaux et de la mobilité de ses employeurs que Marie Choquas quitte la Meuse pour l'Algérie.

Cette destination lointaine comme ensuite l'éclatement de la Première Guerre mondiale expliquent sans doute la durée de son engagement, qui excède de loin les une à deux années que la moyenne des nourrices sur lieu passait auprès des familles qui les employaient, avant de céder leur place à des gouvernantes et bonnes d'enfants. Son expérience nourricière, son instruction scolaire de même que la pénurie de travailleuses domestiques françaises en Algérie peuvent également expliquer ce long service. En retour, ce départ pour l'Algérie adossé à la garantie d'un emploi bien rémunéré durant toute la durée de la guerre, et ce, alors que le marché nourricier est gravement déstabilisé dans la métropole³⁴, ont pu constituer un atout aux yeux du couple Choquas-Duruisseau et décider Marie Choquas à rester loin des siens pour six années.

³⁰ Jean Laurent-Lefébure, *La Vie d'un journaliste pas tout à fait comme les autres*, [Sarthe], Auteur-Éditeur Jean Laurent-Lefébure, 1994, p. 1. Pour son fils, elle est alors divorcée, mais le divorce n'est prononcé que le 15 mai 1920 à Alger, Archives départementales de Paris, 7 M 178, État-civil de Paris 7^e arrondissement, mariages.

³¹ *Ibid.*

³² Pierre Karila-Cohen, *Monsieur le Préfet : Incarner l'État dans la France du XIX^e siècle*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2021, p. 38-42.

³³ Comme pour Madame Luce bien avant elle, son départ pour l'Algérie a pu être le moyen de fuir un mauvais mariage. Leurs trajectoires éclairent d'autres raisons de partir pour les territoires colonisés : Rebecca Rogers, *A Frenchwoman's imperial story*, *op. cit.*, p. 39.

³⁴ Catherine Rollet, « Nourrices et nourrissons dans le département de la Seine et en France de 1880 à 1940 », *Population*, vol. 37, 1982/3, p. 587-590.

PARTAGER L'EXPERIENCE D'UN MONDE NOUVEAU PAR CLICHES COLONIAUX INTERPOSES

En accompagnant ses employeurs en Algérie, Marie Choquas fait l'expérience d'un monde nouveau à l'heure du triomphe du colonialisme et de son hégémonie sur le territoire algérien. Pour la partager à ses proches, elle écrit des cartes postales et envoie des photos. Support épistolaire, « maniable, peu coûteux et diffusable à travers presque toutes les frontières³⁵ », les cartes postales sont plébiscitées par les soldats, les voyageurs et les travailleurs migrant en particulier depuis les territoires colonisés³⁶. À l'instar de nombreux primo-épistoliers des classes populaires, Marie Choquas s'empare de ce nouveau médium permettant de communiquer avec peu de mots et à peu de frais³⁷. Les photos et portraits qu'elle a pu envoyer soulignent en revanche son accès à des objets et des pratiques de loisirs de la bourgeoisie coloniale qu'elle côtoie au quotidien du fait de son emploi³⁸. Les Laurent-Lefébure disposent sans doute d'un appareil photographique et à l'instar de nombreux Européens impliqués dans l'expansion coloniale, documentent par la photographie ce qui constitue un moment exceptionnel dans leur vie³⁹. Par clichés interposés, Marie Choquas mobilise le discours de l'image pour dire et décrire l'ailleurs où elle se trouve et donner à voir l'univers colonial qu'elle côtoie.

Elle est arrivée à Alger le 25 février 1914, en compagnie du préfet, de sa fille Suzanne et de son petit-fils, à l'issue d'une « traversée mouvementée » à bord du *Timgad*⁴⁰. Paquebot rapide de la Compagnie générale transatlantique, il est un des fleurons français de la révolution des transports maritimes qui place l'Algérie à une journée seulement du port de Marseille⁴¹. Elle ne parle que très rarement de son service auprès des Lefébure et des tâches qu'elle accomplit en tant que nourrice, mais elle envoie des cartes postales qui donnent à voir les lieux où elle travaille, qu'elle traverse et où elle réside. On ne sait pas comment ces cartes sont choisies ou achetées, cependant, elles ont pour fil rouge de permettre à ses proches de se figurer son périple, le discours des images épaulant celui des mots⁴². Une des premières cartes que reçoit son mari a pour recto la préfecture d'Alger au cœur de la métropole coloniale. Le bâtiment vient tout juste d'être achevé et sa façade blanche ornée de coupes et d'arabesques est distinctive du vaste programme d'urbanisme néomauresque entrepris à la fin du XIX^e siècle. Au verso de la carte, Marie Choquas écrit avec fierté vouloir « donner une idée de cette merveille » où elle travaille⁴³. Par trois croix encore légèrement visibles sur la carte (fig. 3), elle

³⁵ Magali Nachtergaele, « Le monde en couleurs », *Focales*, 2021/5 [<https://journals.openedition.org/focales/461>] (consulté en avril 2024).

³⁶ David Prochaska, Andrée Coconnier, « L'Algérie imaginaire. Jalons pour une histoire de l'iconographie coloniale », *Gradhiva. Revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie*, vol. 7, 1989/1, p. 29-38 ; Marie-Ève Bouillon, « Images à la chaîne, monde en boîte », in Magali Nachtergaele, Anne Reverseau (dir.), *Un monde en cartes postales : cultures en circulation*, Marseille, Le mot et le reste, 2022, p. 19-27.

³⁷ Clémentine Vidal-Naquet, « Derrière l'image, les mots. Cartes postales et pratiques d'écriture dans la Grande Guerre », in Bertrand Tillier (dir.), *Cartes postales illustrées en guerre (1914-1918)*, Paris, CNRS Éditions, 2021, p. 60-61.

³⁸ Manuel Charpy, « L'ordre des choses. Sur quelques traits de la culture matérielle bourgeoise parisienne, 1830-1914 », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 34, juin 2007, p. 105-128.

³⁹ Daniel Foliard, *Combattre, punir, photographier. Empires coloniaux, 1890-1914*, Paris, La Découverte, 2020.

⁴⁰ *L'Écho d'Alger*, 27 février 1914, p. 1.

⁴¹ Colette Zytynski, « «Faire l'Algérie agréable». Tourisme et colonisation en Algérie des années 1870 à 1962 », *Le Mouvement Social*, n° 242, 2013/1, p. 97-114.

⁴² Clémentine Vidal-Naquet, « Derrière l'image, les mots », art. cité, p. 63-66.

⁴³ Carte de Marie Choquas envoyée d'Alger, s.d.

indique en haut la « galerie où [elle] promène bébé quand il fait mauvais temps », en bas « la salle des fêtes » et sur le côté « [sa] chambre » qui donne sur l'immeuble voisin.



Fig. 3. Carte postale s.d. « Alger, La Préfecture » (Coll. privée Famille Marie Choquas).

Elle envoie également une photo prise depuis les fenêtres de la préfecture pour rendre compte de sa vue : s'y étalent en contrebas le boulevard Carnot, la gare et le port d'Alger, soit un horizon urbain et monumental bien éloigné de la vallée bocagère de son village (fig. 4).



Fig. 4. Le port d'Alger, vue prise de la préfecture, s.d. (Coll. privée Famille Marie Choquas).

Plusieurs autres photographies amatrices conservées par sa famille donnent à voir la chambre où elle dort avec l'enfant dont elle a la garde, les galeries de la préfecture, sa cour intérieure, soit son environnement de travail.



Fig. 5. La chambre de Jean Laurent-Lefébure et Marie Choquas, s.d. (Coll. privée Famille Marie Choquas).

Un cliché pris presque au ras du sol de sa chambre laisse deviner un lieu spacieux, soigneusement aménagé et typique des intérieurs bourgeois de l'époque⁴⁴ (fig. 5). Les murs sont en lambris blanc, le sol en mosaïque recouvert d'un vaste tapis. On peut voir également un grand lit de bois blanc attenant au petit lit de Jean, une table en bois de style Louis XV, une

⁴⁴ Manuel Charpy, « L'ordre des choses », art. cité.

chaise et un fauteuil en tapisserie claire, tout un mobilier exprimant le niveau de vie de ses employeurs en Algérie et ce faisant les conditions matérielles de son travail.

Les cartes postales représentant Alger et la société coloniale occupent une place importante dans l'album. Les emblèmes architecturaux du colonialisme à Alger y sont omniprésents : l'allée des Palmiers, la basilique Notre-Dame d'Afrique, le théâtre de l'Alhambra, l'amirauté, le palais consulaire, l'hôtel des postes et des télégraphes, chacune met en scène les réalisations du projet de refondation urbaine voulu par le gouvernement colonial entre 1870 et 1910⁴⁵. Dans d'autres cartes, on retrouve une rue de la Casbah, une « école arabe » ou des « mauresques dans leur intérieur⁴⁶ ». Là encore la scénarisation coloniale est au cœur du dispositif visuel, essentialisant les Algériens et les Algériennes ainsi que leurs pratiques. Quelques rares cartes enfin sont des illustrations du caricaturiste en vogue Chagny, et mobilisent les stéréotypes racistes propres à l'imagerie coloniale (fig. 6).



Fig. 6. Carte envoyée d'Alger par Marie Choquas le 2 mars 1917 (Coll. privée Famille Marie Choquas).

Dans ce partage sans commentaire des « choses remarquables » qui l'entourent, Marie Choquas mobilise les clichés coloniaux propres aux cartes postales dont elle dispose. Son expérience du dépaysement se trouve ainsi modelée par tout un regard colonial sur l'Algérie.

Ce dépaysement est aussi social. Loin de la petite paysannerie du Morvan, la correspondance conservée de Marie Choquas rend compte des univers et des styles de vie de la bourgeoisie coloniale qu'elle sert. Ses cartes postales traduisent les intenses mobilités et la multiterritorialité qui ponctuent son travail pour des hauts fonctionnaires. Marie Choquas suit son employeuse de part et d'autre de la Méditerranée, au rythme de ses engagements, de ses loisirs et de ses séjours en métropole. Elle parcourt l'arrière-pays montagnoux, fréquente les stations thermales de Fort National (Larbaâ Nath Irathen) dans le Djurdjura à 130 kilomètres à l'est d'Alger, ou de Hammam R'Hira (Righa) à une centaine de kilomètres à l'ouest (fig. 7). Lieux du pouvoir colonial, ces spas servent de point de rencontre de l'élite européenne et ont pour fonction d'acclimater cette dernière aux territoires colonisés⁴⁷.

⁴⁵ Jean-Jacques Jordi, « Alger 1830-1930 ou une certaine idée de la construction de la France », *Méditerranée*, vol. 89, 1998/2, p. 29-34.

⁴⁶ Cartes de Marie Choquas envoyées d'Alger, s.d.

⁴⁷ Eric Thomas Jennings, *Curing the Colonizers: Hydrotherapy, Climatology, and French Colonial Spas*, Durham, Duke University Press, 2006.



Fig. 7. Cartes postales envoyées de Fort National et de Hammam R'Hira de Marie Choquas, 23 juillet ? et 20 février 1917 (Coll. privée Famille Marie Choquas).

De juillet à octobre, elle séjourne en France, sur les côtes bretonne et normande. Elle se rend également dans le Calvados, dans le Loir-et-Cher, et réside régulièrement en Île-de-France à Montgeron, à Versailles et dans le 8^e arrondissement de Paris. Au verso d'une carte qui lui est envoyée le 23 septembre 1916 d'Alger par un.e de ses correspondant.es, « R. Renard », la partie réservée à l'adresse porte trois mentions d'adresses, illustrant les réexpéditions du courrier à mesure que Marie Choquas se déplace de villégiature en villégiature en France (fig. 8).



Fig. 8. Carte postale envoyée d'Alger le 23 septembre 1916 de R. Renard (Coll. privée Famille Marie Choquas).

Jamais pourtant, elle ne revient chez elle. Dans une carte qu'elle écrit à son époux mobilisé à Bourges, à l'occasion d'une permission, elle rajoute ce post-scriptum : « Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas être à Enfert⁴⁸. » Ses déplacements sont fonction de la mobilité de ses employeurs et ne paraissent pas pouvoir s'en affranchir.

Si les cartes conservées de Marie Choquas n'évoquent jamais le régime colonial de l'Algérie ni le monde de celles et ceux qui subissent la colonisation, elles éclairent les replis du quotidien où se fabrique sa « grammaire de la différence⁴⁹ ». Par touches, la vie de Marie Choquas se pare de différents atours de la bourgeoisie coloniale des Lefébure. Ses partages laissent transparaître des savoir-être, des pratiques ludiques et mondaines qui participent des dispositifs de distinction culturelle des Européens dans les territoires colonisés. Marie Choquas participe ainsi aux longues excursions automobiles de Suzanne Laurent-Lefébure, titulaire d'un « certificat de capacité valable pour la conduite des véhicules à pétrole de douze chevaux⁵⁰ », et passionnée de conduite à une époque où l'accès au volant des femmes demeure un

⁴⁸ Carte de Marie Choquas envoyée d'Alger, 2 mars 1917.

⁴⁹ Selon l'expression de : Ann Laura Stoler, Frédéric Cooper, "Between Metropole and Colony: Rethinking a Research Agenda", in *Id.*, *Tensions of Empire. Colonial Culture in a Bourgeois World*, Berkeley, University of California Press, 1997, p. 3.

⁵⁰ Jean Laurent-Lefébure, *La Vie d'un journaliste*, *op. cit.*, p. 2.

« microphénomène » élitiste⁵¹. Sur la photographie ci-après (fig. 9), on distingue Marie Choquas et Jean Laurent-Lefébure assis à l'avant d'une Renault Torpédo, un véhicule décapotable développé pendant la guerre mondiale pour l'armée française et qui appartient probablement à la préfecture. « Si je continue, un de ces jours je t'annoncerai mon arrivée au désert », écrit Marie Choquas à son époux⁵².

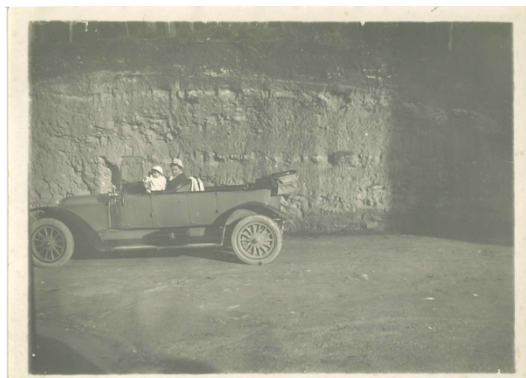


Fig. 9. Marie Choquas et Jean Laurent-Lefébure en automobile, s.d. (Coll. privée Famille Marie Choquas).

Elle parcourt notamment les forêts de chêne-liège de Kabylie qui voisinent la région d'Alger et qui ont été vidées progressivement de leur population autochtone⁵³. C'est à l'occasion d'une de ces balades que Marie Choquas raconte avoir aperçu « un superbe chacal ». Elle conclut « nous n'avons à notre grand regret pas put [le] tuer (sic) » se faisant le relais des passions de son employeuse, également grande amatrice de chasse, comme en témoignent les Mémoires de son fils⁵⁴. On voit ainsi ce qui fait le quotidien décalé de Marie Choquas au service de cette famille de colons.

Parce qu'elle s'occupe du petit-fils du préfet, elle est comme lui, et toujours avec lui, prise en photo dans le cadre de son travail⁵⁵. Sur ces clichés, d'autres pratiques propres aux mondanités coloniales de son employeuse transparaissent. Jean Laurent-Lefébure explique que sa mère « avait la lourde tâche de diriger le service intérieur de la préfecture, organiser les réceptions et les repas officiels⁵⁶ ». Cette charge typique des femmes de préfet est un rouage essentiel à la légitimation de l'autorité préfectorale⁵⁷. Une photo présente Marie Choquas assise avec Jean dans un patio aménagé de tapis, de tables basses et de chaises en bois sculpté au style hispano-mauresque, entourés de convives algériens et coloniaux (fig. 10).

⁵¹ Alexandre Buisseret, « Les femmes et l'automobile à la Belle Époque », *Le Mouvement Social*, n° 192, juillet-septembre 2000, p. 41-64.

⁵² Carte envoyée par Marie Choquas d'Alger, 20 février 1917.

⁵³ Caroline Ford, « Reforestation, Landscape Conservation, and the Anxieties of Empire in French Colonial Algeria », *The American Historical Review*, vol. 113, 2008/2, p. 341-362.

⁵⁴ Elle tue même une panthère : Jean Laurent-Lefébure, *La Vie d'un journaliste*, *op. cit.*, p. 4. Sur la rareté des « chasseresses » : Catherine Louveau, « Inégalité sur la ligne de départ : femmes, origines sociales et conquête du sport », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, avril 2006, n° 23, p. 124.

⁵⁵ La photographie de domestiques en situation coloniale constitue un des récents corpus travaillé par l'histoire de la mondialisation par ses objets : Stéphanie Soubrier, « Histoire des objets, histoire des empires, histoire de la mondialisation », *Revue d'histoire culturelle*, 2022/4 [<http://journals.openedition.org/rhc/2183>] (consulté en avril 2024) ; Susanne Protschky, « Tea Cups, Cameras and Family Life: Picturing Domesticity in Elite European and Javanese Family Photographs from the Netherlands Indies, ca. 1900-1942 », *History of Photography*, vol. 36, 2012/1, p. 44-65.

⁵⁶ Jean Laurent-Lefébure, *La Vie d'un journaliste*, *op. cit.*, p. 6.

⁵⁷ Pierre Karila-Cohen, *Monsieur le Préfet*, *op. cit.*, p. 350.



Fig. 10. Marie Choquas et Jean Laurent-Lefébure, s.d. (Coll. privée Famille Marie Choquas).

Ce cliché semble avoir été pris à l'occasion de la Fête de charité organisée par Suzanne Laurent-Lefébure au Palais d'été les 20-21 mai 1916 et dont rend compte *l'Écho d'Alger*. À cette occasion, la grande cour du Palais est « transformée en café maure », de « délicieux gâteaux arabes sont servis », des bazars éphémères jouxtent des aires de jeux pour les enfants⁵⁸. Marie Choquas apparaît à cette réception revêtant son uniforme immaculé de domestique métropolitaine au service de la bonne société : coiffe blanche, foulard noué de façon lavallière, corsage et grande jupe noire dans des étoffes de qualité, ces signes matériels marquent la position distinctive de ses employeurs dans la hiérarchie coloniale alors que le service d'une nourrice morvandelle demeure le privilège d'une minorité de colons⁵⁹. Ils participent également à la mise en scène du faste de la préfecture dont le bâti, le décor et le personnel contribuent à la matérialisation de l'État français dans la ville⁶⁰. Sur une autre photo prise à la préfecture le 2 octobre 1917, Marie Choquas est assise en tailleur avec Jean sur un tapis aux motifs kabyles dans une galerie du bâtiment ornée de mosaïques néobyzantines (fig. 11). Tous deux revêtent une djellaba et posent pour l'objectif à la manière de notables autochtones, empruntant par leurs costumes, leurs postures et la mise en scène les codes caractéristiques du répertoire orientaliste de la photographie coloniale⁶¹.

⁵⁸ « Au Palais d'été, fête de Charité les 20-21 mai 1916 », *L'Écho d'Alger*, 19 mai 1916, p. 3.

⁵⁹ Nassima Mekaoui-Chebout, « Oppressions à l'embauche : chercher du travail comme domestique dans la capitale coloniale à l'aide des petites annonces de *L'Écho d'Alger* (ca. 1914-1945) », *Histoire, économie & société*, 2020/3, p. 67-83.

⁶⁰ Pierre Karila-Cohen, *Monsieur le Préfet*, *op. cit.*, p. 176.

⁶¹ Laurence Américi, Aurélia Dusserre, « Passeur d'images : regards d'un photographe amateur sur la société marocaine, la collection de Désiré Sic, 1912-1934 », *Sources. Materials & Fieldwork in African Studies*, n° 6, juin 2023, p. 122-123.



Fig. 11. Marie Choquas et Jean Laurent-Lefébure, Alger, 2 octobre 1917 (Coll. privée Famille Marie Choquas).

Jointes aux cartes postales, ces envois photographiques traduisent la mise en image stylisée de l'expérience coloniale de Marie Choquas aux côtés de ses employeurs. Si cette dernière n'en parle qu'à demi-mot, les clichés suppléent à ses silences : ils restituent l'univers et le style de vie des colons hauts fonctionnaires, la bulle européenne teintée d'exotisme dans laquelle ils évoluent, et la manière dont la nourrice s'y investit avec suffisamment d'enthousiasme pour en conserver et en partager les souvenirs.

VIVRE L'ÉLOIGNEMENT : LE TRAVAIL RELATIONNEL ET ÉMOTIONNEL À DISTANCE

La correspondance de Marie Choquas conservée dans l'album de famille permet de saisir une partie du réseau de relations qu'elle entretient tout au long de son service pour les Lefébure. Ce dernier est composé de groupes sensiblement différents, d'une part sa famille proche et élargie en France, d'autre part des individus rencontrés dans le cadre de son travail de nourrice entre l'Algérie et la métropole (cf. encadré p. 3). Ensemble, ils témoignent de ce que le travail domestique et la migration occasionnent dans l'entretien et la reconfiguration des liens sociaux et affectifs.

Alors que la solitude des travailleuses domestiques et notamment des nourrices sur lieu, loin des leurs et confinés aux appartements de leurs employeurs, ont fait l'objet de nombreux travaux⁶², les cartes postales de Marie Choquas mettent en lumière une autre expérience, plus nuancée, du service nourricier et du déracinement provoqué par la migration. Durant ses six années, dans les lieux où elle accompagne les Lefébure, elle noue des liens avec des hommes et des femmes. Ces derniers, une quinzaine de scripteurs et scriptrices, lui écrivent depuis l'Algérie, la Meuse, la Bretagne ou encore l'île de France pour la saluer, prendre des nouvelles, savoir quand ils ou elles la reverront et lui témoigner leur affection. Parmi eux, des domestiques comme Lina J., nourrice rencontrée à Saint-Cast. Cette dernière se rappelle leurs « bonnes petites causeries dans les dunes » avec les enfants dont elles ont la garde et le vide laissé par le départ de Marie Choquas : « Ici je ne vous ai pas remplacée, je suis toute seule sur mes promenades et le pays me plaît pas beaucoup⁶³. » Alexandrine C. lui écrit, quant à elle, de Maisons-Laffitte et tente de s'organiser pour obtenir un congé de ses employeurs afin de venir

⁶² Anne Martin-Fugier, « La fin des nourrices », *Le Mouvement Social*, n° 105, 1978, p. 11-32 ; Fanny Faÿ-Sallois, *Les Nourrices à Paris au XIX^e siècle*, *op.cit.* ; Nasima Moujoud, Jules Falquet, « Cent ans de sollicitude en France. Domesticité, reproduction sociale, migration et histoire coloniale », in Christine Catarino, Christine Verschuor (dir.), *Genre, migrations et globalisation de la reproduction sociale*, Genève, Graduate Institute Publications, 2018, p. 229-245.

⁶³ Carte de Lina J. envoyée de Guingamp, 15 septembre 1915.

voir Marie Choquas à Paris⁶⁴. Un autre scripteur, Arezki, lui écrit alors qu'elle est à Paris pour « passer le bonjour » et évoque leur « rigolade » à la cuisine de la préfecture⁶⁵. Au fil de ces cartes, il est possible d'entrevoir d'autres protagonistes ponctuels du quotidien de Marie Choquas, mais aussi d'autres aspects de son travail qui du fait de son itinérance lui permet de multiplier les rencontres et d'entretenir des relations amicales dans le cadre professionnel.

Ces liens noués n'empêchent pas Marie Choquas d'exprimer son « mal du pays » à son époux, son fils et ses parents. Elle leur dit régulièrement son « ennui », laissant affleurer une nostalgie qu'ont pu éprouver de nombreux Français en Algérie tout au long du XIX^e siècle⁶⁶, mais également le coût émotionnel de son éloignement. Dans ses premières cartes envoyées depuis Alger et alors qu'elle est au service des Lefébure depuis six mois, elle s'inquiète de ce sentiment lancinant : « Je m'ennuie toujours, je me demande si cela va se passer⁶⁷. » Elle l'exprime encore les années suivantes en particulier à son fils pour lequel elle signe plusieurs fois « ta maman qui s'ennuie bien de toi⁶⁸ ». Rentrer en France sans voir les siens ou Enfert, attise particulièrement ce sentiment. Marie Choquas peut voir son époux au moins à deux reprises, en octobre 1915 et en octobre 1916 à l'occasion d'une permission de ce dernier⁶⁹. Le 26 octobre 1916, après leur entrevue, elle témoigne de la tristesse qui l'envahit :

Je suis très bien arrivée à 7 h et quand j'étais à la maison tout le monde dormait encore, je ne saurais te dire la joie de Jean, quand il a entendu ma voix il est sauté hors son lit criant : « J'entends ma nounou. » J'espère que le reste de ton voyage s'est bien passé aussi je trouve ma chambre bien grande et pleine d'ennuis : la séparation est bien dure surtout quand on s'aime⁷⁰.

Elle signe sa carte d'une déclaration d'amour étoffée : « Reçois les plus tendres baisers de ta femme qui ne cesse de penser à toi Marie⁷¹. » Cette expression du manque se retrouve également dans les deux cartes de son époux conservées dans l'album. La première se termine par un « Reçois tous mes meilleurs et affectueux baisers. Joseph qui a beaucoup d'ennuis⁷² (sic) » et la seconde par un « Je m'ennuie beaucoup de toi, reçois mes meilleurs baisers, ton mari Joseph⁷³. » Si la guerre n'est presque jamais évoquée, les mots du couple résonnent avec « le tragique et l'ordinaire » des séparations de guerre étudiées par Clémentine Vidal-Naquet, et qui concernent pendant la même période plus de cinq millions de couples. L'« ennui » est un leitmotiv des nombreuses correspondances conjugales consultées par l'historienne et sert à exprimer la monotonie du quotidien sans l'autre, le manque ou les inquiétudes⁷⁴. Pour les époux Choquas-Duruisseau, cette séparation de guerre se double de la séparation liée à la migration de la nourrice. De ce fait, elle s'organise selon des modalités différentes, la nourrice ayant quitté

⁶⁴ Carte d'Alexandrine C. envoyée de Maisons-Laffitte, s.d.

⁶⁵ Carte d'Arezki envoyée d'Alger, s.d.

⁶⁶ Thomas Dodman, « Un pays pour la colonie. Mourir de nostalgie en Algérie française, 1830-1880 », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 66, 2011/3, p. 743-784.

⁶⁷ Carte de Marie Choquas envoyée d'Alger, début de l'année 1914.

⁶⁸ Cartes de Marie Choquas envoyée de Thonnelle, août 1914 ; d'Alger, janvier 1916 ; de Cambremer, 15 août 1920.

⁶⁹ AD de la Nièvre, Joseph Duruisseau, fiche matricule 1517 R 216 bureau de Nevers classe 1893 ; cartes envoyées par Marie Choquas de Bourges, 6 octobre 1915 ; et de Paris, 26 octobre 1916.

⁷⁰ Carte envoyée par Marie Choquas de Paris, 26 octobre 1916.

⁷¹ *Ibid.*

⁷² Carte envoyée par Joseph Duruisseau de Bourges, 25 février 1917.

⁷³ *Id.*, 4 avril 1917.

⁷⁴ Clémentine Vidal-Naquet, *Couples dans la Grande Guerre. Le tragique et l'ordinaire du lien conjugal*, Paris, Les Belles Lettres, 2014, p. 262-265.

la première le foyer, avant que son mari ne soit mobilisé du 7 janvier 1915 au 29 avril 1919, et pour une période sensiblement plus longue (de l'été 1913 à l'automne 1920⁷⁵).

Face à cette situation, Marie Choquas écrit à ses proches. Outre son époux, son fils et ses parents, l'album conserve la trace d'échanges avec deux cousines, un neveu et une nièce. Elle s'enquiert de leur santé, de leur travail, des nouvelles de la guerre. Elle peut pour cela compter sur la rapidité des échanges postaux entre l'Algérie et la France, soit quatre jours. L'absence de nouvelle est souvent exprimée sur le mode de l'inquiétude ou de la frustration, et Marie rappelle à plusieurs reprises à son fils et son époux comme ci-après le « pacte épistolaire tacite⁷⁶ » qui les lie :

Voilà un moment que je n'ai pas de nouvelles de toi. Je m'ennuie, je pense que tu vas toujours bien, notre fils doit être auprès de toi, et ta mère comment va-t-elle ? Maximin me disait dernièrement qu'elle n'allait pas très bien. Embrasse-la bien des fois pour moi. As-tu un peu de travail ? Aussitôt que tu auras le temps, écris-moi une longue lettre⁷⁷.

Ces échanges épistolaires aux formulations très normées permettent d'apprécier la fabrique et l'entretien de relations à distance auxquels s'emploient les épouses séparées de la Première Guerre mondiale⁷⁸. Ils soulignent la permanence de certains attendus de genre comme la charge relationnelle qui incombent aux femmes en migration⁷⁹. On ne peut pas savoir le temps qu'elle consacre à l'écriture dans ses journées de travail, mais on peut lire dans ses propos sa vigilance à bien suivre le cours des choses dans la Nièvre et à entretenir l'illusion d'une forme d'intimité et de quotidienneté dans ses relations à distance⁸⁰.

Marie Choquas fait parvenir également des petits cadeaux, permis par l'environnement dans lequel elle évolue et les gains qu'elle obtient de son travail. Outre les cartes postales qui peuvent être considérées comme « un don adressé aux proches⁸¹ », elle envoie des photos d'elle, notamment des cartes-portraits prises en studio (fig. 13).

⁷⁵ AD de la Nièvre, fiche matricule de Joseph Duruisseau, 1517 R 216 bureau de Nevers classe 1893.

⁷⁶ Clémentine Vidal-Naquet, « Écrire ses émotions. Le lien conjugal dans la Grande Guerre », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 47, 2018, p. 120.

⁷⁷ Carte de Marie Choquas envoyée de Cambremer, 15 août 1920.

⁷⁸ Clémentine Vidal-Naquet, « Écrire ses émotions », art. cité, p. 111-137.

⁷⁹ Pierrette Hondagneu-Sotelo, *Domestica: Immigrant Workers Cleaning and Caring in the Shadows of Affluence*, Berkeley, University of California Press, 2001 ; Rhacel Salazar Parreñas, "The Gender Paradox in the Transnational Families of Filipino Migrant Women", *Asian and Pacific Migration Journal*, vol. 14, 2005/3, p. 243-268.

⁸⁰ Cette illusion est un élément structurant de la correspondance conjugale en guerre : Clémentine Vidal-Naquet, *Couples dans la Grande Guerre*, op. cit., p. 265, 301.

⁸¹ Clémentine Vidal-Naquet, « Derrière l'image, les mots », art. cité, p. 60.

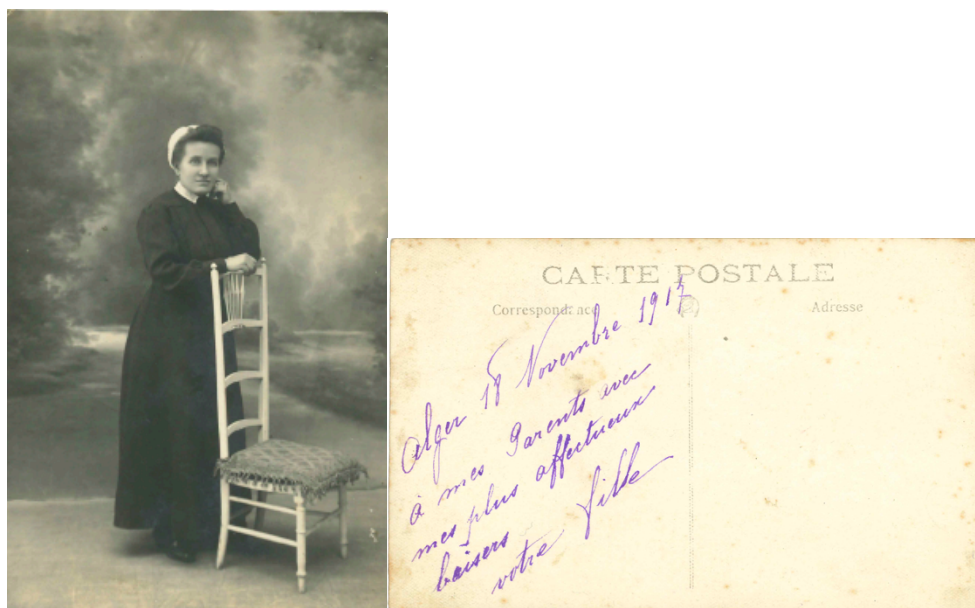


Fig. 12. Carte envoyée d'Alger de Marie Choquas le 18 novembre 1917 (Coll. privée Famille Marie Choquas).

D'autres cartes montrent qu'elle envoie à plusieurs reprises de l'argent à son neveu et se félicite auprès de son époux de pouvoir endosser un rôle de soutien de famille⁸². À ses parents, elle fait parvenir des fruits exotiques, des clémentines et des bananes dont le commerce colonial se développe, mais reste réservé à une clientèle plutôt privilégiée⁸³. À son fils, elle offre des jouets, des vêtements, ainsi que plusieurs cadeaux faits par son employeuse. Elle entend ainsi peut-être compenser économiquement sa dérogance aux attendus féminins traditionnels du fait de son départ.

La correspondance qu'elle entretient avec son fils permet tout particulièrement d'apprécier cette dimension sous l'angle du travail parental à distance que fournissent les travailleuses domestiques en migration. Les travaux contemporains sur les familles transnationales soulignent à quel point ce dernier se trouve « intensifié » pour de nombreuses mères parties pour soutenir leur foyer, et qui demeurent les premières pourvoyeuses de soin et d'affection de leurs proches⁸⁴. Appeler, écouter, exprimer de façon explicite, voire intensive, leur affection et leur attention à l'égard de leurs enfants occupe ainsi une partie importante de leur temps hors travail. Le fils de Marie Choquas, Maximin Duruisseau, est âgé de 9 ans au moment du départ de sa mère. Confié à ses grands-parents maternels, il ne la revoit pas avant ses 15 ans. Dans sa correspondance, Marie Choquas s'efforce de suppléer à son absence. Outre les cadeaux qu'elle lui envoie régulièrement, elle se montre particulièrement attentive à son éducation, le félicite et le conseille au fur et à mesure des étapes qu'il franchit sans elle. Elle lui relate avec fierté que deux cousines lui ont écrit « que tu es très gentil et que tu as bien grandi. Je suis heureuse de recevoir de tels compliments de toi. Tu n'as qu'à continuer, tout le monde t'aimera⁸⁵ ». La réussite scolaire de son fils la réjouit : « Je suis bien heureuse de voir que tu fais de plus en plus de progrès lui écrit-elle. [...] Continue toujours, mon cher petit, à bien travailler et tu feras la joie de ta mère ainsi que de toute ta famille⁸⁶. » Au moment de la communion, du passage du certificat d'études ou encore de l'entrée en apprentissage, Marie

⁸² Carte de Marie Choquas envoyée de Fort National, s.d. ; de St Cast, s.d.

⁸³ Carte de Marie Choquas envoyée d'Alger, 4 janvier 1916.

⁸⁴ Rhacel Salazar Parreñas, "Mothering from a Distance: Emotions, Gender, and Intergenerational Relations in Filipino Transnational Families", *Feminist Studies*, vol. 27, 2001/2, p. 361-390.

⁸⁵ Carte de Marie Choquas envoyée d'Alger, 4 janvier 1916.

Choquas écrit à son fils. Dans les extraits qui suivent, elle tente d'anticiper les émotions de ce dernier pour l'encourager et le rassurer, et ainsi lui manifester son soutien affectueux :

Mon cher Maximin,
 Quand cette carte te parviendra, tu seras à la veille de passer ton examen. Je désire de tout cœur que tu réussisses, mais si le hasard voulait que tu échoues ne perds pas courage continue à travailler pour l'année prochaine. Je t'ai promis une montre tu en auras une pour te récompenser de ton travail⁸⁷.

Mon cher Maximin,
 Je viens de recevoir une lettre de ton papa. Il me dit que tu vas travailler avec lui cet hiver. Si cela te plaît, j'en suis contente, mais si tu préfères apprendre un autre métier, il faut le dire. N'importe lequel, cela m'est égal vu que cela te plaise⁸⁸.

En creux, ces cartes révèlent le travail de *care* à distance auquel s'emploie Marie Choquas. Il permet de resituer les pratiques des travailleuses domestiques de la mondialisation actuelle dans une temporalité élargie. De la même manière que la féminisation des migrations ne saurait être un phénomène récent, le travail familial et maternel à distance constitue un des ressorts mis en œuvre par celles qui partent dans la longue durée contemporaine⁸⁹. Selon les personnes à qui elle écrit et qui lui écrivent, la correspondance de Marie Choquas offre une fenêtre contrastée sur ce que la migration dans l'espace colonial peut faire aux femmes qui partent et à leurs familles. Cette mobilité permet la socialisation à de nouvelles normes de féminité – ici, l'évolution dans un univers de la bourgeoise coloniale qui occasionne de nouvelles pratiques et de nouvelles rencontres entre la métropole et l'Algérie – mais sans affranchir des attendus et contraintes de genre liés au maintien et à l'entretien domestique du foyer.

CONCLUSION

À travers cette trajectoire, on entrevoit un peu de l'expérience des travailleuses domestiques prises dans des migrations au long cours, de plus en plus fréquentes depuis la fin du XIX^e siècle : la mesure de la distance et de l'étrangeté, le fait d'être mère sans être présente, et de garder les liens avec sa communauté d'origine tout en parcourant de nouveaux univers de vie. Pendant ses années algériennes, alors qu'elle partage le regard des élites coloniales sur le monde et prend sa part des bénéfices économiques de l'empire, la nourrice morvandelle tisse de nouvelles sociabilités tout en restant ancrée dans son village et tournée vers sa famille dont elle veut consolider la position. Marie Choquas rentre d'Algérie à la fin de l'année 1920 sans que l'on sache exactement quand et comment a pris fin son service⁹⁰. Dans l'autobiographie de l'enfant dont elle s'est occupée, pas une seule ligne ne lui est consacrée. Aucun lien ne paraît avoir été conservé avec les Lefébure du moins dans la mémoire familiale. Une fois revenue à Enfert, Marie Choquas y reste jusqu'au bout de sa vie. Au début des années 1930, alors que des travaux d'embellissement sont entrepris dans la maison, elle prend en pension une jeune Parisienne, Lucienne A., d'une dizaine d'années, qu'elle éduque⁹¹. En revanche, elle ne repart

⁸⁷ Carte de Marie Choquas envoyée d'Alger, s.d.

⁸⁸ Carte de Marie Choquas envoyée de Cambremer, 28 septembre 1919.

⁸⁹ Hana Jaber, « L'enfant comme gage, la maternité comme gageure, la parentalité à l'épreuve de la migration : Dans les récits de vie des domestiques philippines sur le circuit Manille-Amman-Paris », in Francesca Arena, Constance De Gourcy, Yvonne Knibiehler (dir.), *Familles en mouvement. Migrations et parentalité en Méditerranée*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2021, p. 51-66.

⁹⁰ Une carte envoyée de Plœuc d'un dénommé Honoré, le 30 octobre 1920, à Marie Choquas évoque son départ et le fait qu'elle devrait retrouver prochainement son mari.

⁹¹ Entretien téléphonique avec son petit-fils, 18 octobre 2023.

plus travailler loin des siens⁹². L'argent obtenu en Algérie a sans doute permis au foyer de traverser plus sereinement la guerre, de disposer d'une maison modernisée – se distinguant des anciennes chaumières du Morvan –, ainsi que d'une forge à soi. Ces deux biens sont aujourd'hui toujours dans la famille, entretenus en l'état⁹³. Marie Choquas n'est jamais retournée en Algérie et ni son fils ni son petit-fils n'y sont allés : la parenthèse algérienne s'est vite refermée pour la famille Choquas-Duruissieu. De cette émigration temporaire, reste le souvenir d'un album de cartes postales, composé par son fils, puis soigneusement conservé par un petit-fils soucieux de ne pas oublier l'histoire de celle qui permit de maintenir pendant plusieurs années l'indépendance économique de sa famille.

*Clyde Plumauzille est chargée de recherche au CNRS (Centre Maurice-Halbwachs,
ENS Paris-EHESS)*

⁹² Carte envoyée par la mère de Lucienne A. de Villejuif, 1932.

⁹³ Entretien téléphonique avec son petit-fils, 1^{er} novembre 2023.